

Quand Jean DuBois passait à la Vallée

C'était au début du XIXe siècle, à une date que nous ne pouvons pas préciser¹. Cet artiste, graveur et lithographe, né en 1789, alors s'arrêtait sur les rives du lac de Joux, du côté de l'actuelle Golisse, et croquait sur l'un de ses petits carnets les caractéristiques essentielles du magnifique paysage qu'il avait sous les yeux. Plus tard, de retour à son atelier il en tirait une gravure puis une lithographie qui lui permettrait de l'éditer au nombre d'exemplaires qu'il souhaitait.

On ne connaissait rien de ce Jean DuBois avant la découverte de l'ouvrage : Le visage romantique de la Suisse, Jean DuBois, Erich Schwabe, Pierre Bouffard, Editions Pharos, Bâle, 1969. Ce beau livre d'art, de 242 pages format oblong, introduit l'œuvre de Jean DuBois puis reproduit les nombreuses lithographies de ce qui aurait pu être une jolie promenade en zig-zags en Suisse. On y partira de Bâle pour se retrouver à la fin au col du Simplon. On aura visité les Grisons, le Tessin, la Suisse centrale, pour ensuite traverser l'Oberland, passer à Berne, découvrir la région des trois lacs et bientôt visiter Fribourg. Le voyage se poursuit par le bord du Léman, Genève et Chamonix. On passe alors à Vevey pour ensuite prendre le chemin du Valais pour y achever cette délicieuse promenade toute émaillée de multiples découvertes. La Suisse est belle, notamment par ses lacs innombrables ses cascades formidables et ses glaciers spectaculaires.

On connaîtra ainsi par ce bel ouvrage la carrière de Jean DuBois. Un crochet à la Vallée n'est pas inclus en ce voyage. Il est possible qu'il y soit venu avant ou après son grand tour dans le simple but de découvrir cette région dont on lui a certainement dit grand bien !

Une seule vue. Il bien évident que s'il avait montré moins de parcimonie et qu'il eut doté notre région de plusieurs lithographies, ainsi que le fera plus tard Devicque, que cela eut été à l'avantage des collectionneurs et amateurs de productions anciennes. Ceux-ci se trouvent peinés d'une œuvre locale si ténue, plus encore de découvrir une gravure en simple noir et blanc, car la couleur eut fait de ce beau paysage une petite merveille. Il est naturellement possible encore aujourd'hui de s'essayer à lui offrir les couleurs qui lui conviendraient. A qui la chance ?

Nous posons toutes ces considérations, en fait, sans connaître vraiment les conditions du voyage à la Vallée de Jean DuBois, et surtout sans savoir s'il n'existe tout de même pas quelque part une version colorisée de cette œuvre. Nous ne prétendons pas avoir fait le tour de cette production artistique qui est en somme, la seule source possible pour savoir un peu comment se présentait notre contrée en ce début du XIXe siècle. Ce ne sont pas les trois gravures qu'Aberli nous avait offertes à la fin du XVIIIe siècle, qui peuvent nous éclairer beaucoup

¹ Probablement entre 1827 et 1849, date du décès de l'artiste.

sur notre paysage d'alors. Ni quelques œuvres ultérieures de différents artistes, parmi lesquels notamment Escher.

Enfin donc, nous allons savoir qui était Jean DuBois. Tous renseignements supplémentaires à son égard seront naturellement les bienvenus.



L'édition originale, reliée toile brune, porte le titre : Le visage romantique de la Suisse, Jean DuBois, Erich Schwabe, Pierre Bouffard, Editions Pharos, Bâle, 1969.

Pierre Bouffard

Jean DuBois et les «Albums pour voyageurs» au début du XIX^e siècle

Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, l'homme des villes reste indifférent ou inquiet devant la nature, qui pour les artistes n'est que l'accessoire des thèmes les plus divers et le décor des scènes religieuses ou profanes. Mais, au XVIII^e siècle, cette nature, devenue alors le champ d'expérience et d'étude des savants naturalistes, retient peu à peu l'attention des curieux et des voyageurs qui, depuis peu, contemplent les paysages, le pittoresque des villes et des bourgs et les sites les plus curieux que, pendant si longtemps, même les chroniqueurs itinérants ne daignaient pas décrire dans des récits dont l'homme était le centre unique et la seule préoccupation.

En Suisse, le mouvement est à la fois plus rapide et plus profond. Le contact permanent avec la nature, même pour les habitants des villes, semi-paysannes pour la plupart, les nécessités d'une économie rurale florissante et l'attachement profond des habitants pour leur terre facilitent grandement la découverte des beautés naturelles, que chantent, dès à présent, poètes, écrivains et même savants. Quand en 1725 déjà, Beat de Muralt, dans ses fameuses lettres, lance son appel pour un retour à des mœurs simples au cœur de la nature, il rencontre un écho favorable, qui

s'accroît, trois ans plus tard, à la parution du poème d'Albert de Haller sur les Alpes, poème rapidement réédité et traduit. Et lorsque, en 1761, Jean-Jacques Rousseau publie sa *Nouvelle Héloïse* puis écrit, à la fin de sa vie, les *Réveries d'un Promeneur solitaire*, le terrain est si bien préparé, que seules les Alpes et leurs hauts sommets restent encore quelque peu inquiétants pour ceux qui ne sont pas nés dans leurs vallées et surtout pour ceux qui les approchent pour la première fois.

Pendant un siècle, jusqu'à Rodolphe Toepffer et même plus tard, les appels au retour à la nature se succèdent, entendus à travers l'Europe, et les voyageurs affluent vers les cantons suisses et les vallées de la Haute-Savoie et du Dauphiné, dont les paysages variés, l'air vif et sain et les populations simples mais accueillantes ont une renommée lointaine. N'a-t-on pas l'impression qu'il répond à un besoin de notre époque ce Rodolphe Toepffer qui, dans *Le tour du lac en quatre journées* de ses *Voyages en Zigzag* écrit, en 1841 : « Parents, familles, louez donc des carriages, unissez-vous pour faire ensemble de ces aimables excursions, conduisez-y vos enfants, et tandis que le bateau à vapeur emporte rapidement au travers des flots sa cargaison de négociants hâtifs et de touristes blasés, allez-vous-en parcourir nos environs, pratiquer nos montagnes, vous reposer sous nos hêtres, vivre en commun de cette vie libre, animée, savoureuse; allez ainsi cultiver chez vous et développer peut-être chez ceux qui vous entourent le goût des plaisirs sim-

ples et vrais, la passion pure et salubre entre toutes des beautés de la nature. »

Mais la littérature spécialisée ou poétique ne peut contenter à elle seule les voyageurs toujours plus nombreux qui se pressent aux pieds des Alpes et qui désirent en emporter le souvenir dans l'image ou dans le *portrait*, comme on dit alors, que leur offrent les peintres locaux dans leurs esquisses, dans leurs gouaches puis, avec le temps, dans leurs gravures.

Un art nouveau est né; les artistes qui se spécialisent dans les *vues pour étrangers* sont nombreux et quelques-uns même organisés en ateliers chargés de ravitailler les libraires-éditeurs et les marchands de souvenirs. De véritables écoles se forment, à Bâle, à Zurich, à Berne, à Genève, entre autres, des noms dominant rapidement et des réputations s'établissent qui dépassent pour longtemps les frontières de la Suisse. Trois ou quatre générations d'artistes, d'artisans et de graveurs suisses vont vivre du voyage comme d'autres, de nos jours, vivent du tourisme. A la *Topographie helvétique* de Herrli-berger succèdent de nombreux albums de *Vues pittoresques*, de *Voyages pittoresques* ou de planches isolées qui se répandent à travers l'Europe et que s'arrachent aujourd'hui les collectionneurs.

Aux gouaches originales, aux aquarelles, aux dessins succèdent des gravures que l'on colorie à la main jusqu'à ce que l'on trouve des procédés plus rapides, l'aquatinte, la *manière Aberli* et, plus tard, la lithographie que découvre un Allemand à la fin du XVIII^e siècle et

qui va complètement révolutionner l'art de la reproduction, en particulier dans ce domaine.

Mais avant cette découverte technique importante quelques *petits maîtres*, comme on a pris l'habitude, en partie à tort, de les appeler, ont conquis une clientèle devenue plus nombreuse mais aussi plus exigeante. Les Aberli, les Zingg, les König, les Freudenberger, les Dunker, les Rieter, les Lory ou les Linck, pour n'en citer que quelques-uns dans une longue liste, connaissent un tel succès qu'ils ont rapidement de nombreux imitateurs attirés par les commandes croissantes et la diffusion toujours plus large des *vues pour voyageurs*. La diffusion à travers l'Europe de la nouvelle technique de la lithographie puis, en 1820, la parution des premiers albums lithographiés des *Voyages pittoresques et romantiques* lancés par le baron Taylor en Angleterre, ouvrent une ère nouvelle, un commerce florissant pour lequel travaillent artistes, artisans, graveurs, imprimeurs et libraires. La qualité cependant souffre de cette nouvelle industrie bien organisée et seuls quelques petits maîtres authentiques sauront garder leur personnalité et la grâce de leur art.

C'est en 1789, au plein essor de la gravure pour touristes, que naît Jean DuBois, au cœur de la *fabrique* genevoise, si sensible aux découvertes de l'art et de l'artisanat et toujours à l'affût de procédés susceptibles de développer les petites industries de Saint-Gervais, d'attirer et d'intéresser la clientèle étrangère.

Saint-Gervais, la *fabrique*; ces deux

mots sont liés; ils évoquent l'un et l'autre ce quartier mi-citadin, mi-campagnard de Genève, situé au-delà du pont, sur la rive droite du lac et du Rhône. Enrichi à l'édit de Nantes par l'arrivée de nombreux artisans qui y implantèrent leur métier, ce quartier populaire et industriel voit se développer en peu de temps des ateliers et des manufactures largement réputés par la qualité et le bon goût de tout ce qui en émane, de la montre à l'indienne, ou toile imprimée, en passant par l'émail, la gravure et les métiers d'art de l'époque.

L'ancêtre de Jean DuBois, David, tailleur de pierre, originaire du Locle et de Valangin, devient bourgeois de Genève en 1683. Son fils, Gabriel, est décorateur d'indiennes comme le sera le fils de Gabriel, Jean-Louis Albert, élève de Conrad Linck et d'abord peintre en miniature.

Jean DuBois naît donc dans un milieu d'artistes et d'artisans. Son père, cependant, quitte Genève pour Vizille, dans le Dauphiné, où il est engagé comme décorateur chez un fabricant d'indiennes. Pendant onze ans, jusqu'à l'âge de 21 ans, Jean vit loin de sa ville natale, mais face à la nature majestueuse des Alpes françaises qui frappent son âme jeune et romantique et que son père, artiste raffiné, lui apprend à rendre à la gouache.

De retour à Genève, Jean DuBois est employé de commerce, secrétaire dans une administration, vendeur dans une bijouterie, mais il peint pendant ses loisirs et même parfois pendant les heures de travail, mais toujours en cachette de

son père. C'est un besoin profond pour lui et la nature qu'il a si bien connue dans le Dauphiné sans cesse l'attire et l'inspire.

En 1820 notre artiste se marie et reprend la bijouterie à son compte, tout en continuant à peindre, mais cette fois, enfin, vendant ouvertement ses œuvres dans sa boutique que fréquentent surtout des étrangers. Mais les Genevois aussi reconnaissent le talent du dessinateur-orfèvre et dès 1822 ils lui confient un cours à la Classe des beaux-arts, cette école privée qui fit tant pour les arts à Genève.

Quelques années plus tard, en 1827, le papetier Briquet, frappé par l'intérêt des petits paysages de Jean DuBois, par la demande croissante des voyageurs et par la technique, enfin bien comprise, de la lithographie, propose à Jean DuBois une association pour l'édition de gravures souvenirs pour les étrangers.

Le contrat passé, notre artiste parcourt la Suisse et la Haute-Savoie à la recherche de sujets qu'il note dans ses carnets puis qu'il reporte sur la pierre dans l'atelier qu'il vient de créer avec Briquet. Des ouvriers le secondent dans les tirages et se chargent même parfois de la mise en pierre, lorsque les commandes affluent ou lorsque Jean DuBois en quête de nouveaux sites a repris la diligence pour quelques semaines.

Et c'est ainsi que jusqu'à la fin de sa vie Jean DuBois crée et reproduit pour les étrangers des vues isolées ou des albums qui se répandent à travers l'Europe chez tous ceux qui veulent garder le souvenir des sites enchanteurs ou

terrifiants qui marquent leurs voyages dans les Alpes ou sur le Plateau suisse.

Il mourut à Mornex, en 1849, derrière le Petit-Salève, face à la Vallée de l'Arve et du Mont-Blanc qu'il avait tant de fois dessinés.

Son fils, Charles DuBois-Melly, peintre puis écrivain, devait poursuivre la voie qu'avait tracée l'ancêtre du XVII^e siècle et qui permit à cinq générations de s'illustrer dans l'art et dans l'artisanat genevois et de participer activement à l'art nouveau qui fit et fait encore la réputation de la Suisse dans ce domaine.

Dans nos considérations sur l'art de Jean DuBois, largement répandu par l'aquatinte et par la lithographie, nous ne devons pas oublier qu'il fut d'abord un spécialiste de la peinture à la gouache et même l'un des derniers artistes genevois à peindre exclusivement ou presque en cette technique que son père lui avait enseignée. D'abord de petites dimensions, ces œuvres originales dépassent, vers la fin de sa carrière, le cadre restreint de la miniature pour atteindre les proportions de petites huiles de chevalet. Ces gouaches, paysages de la Suisse et de la Haute-Savoie, sont alertes, fraîches, précises dans les détails, mais elles donnent une impression de profondeur qui ne peut être que le fait de son travail dans la nature et d'une longue connaissance de celle-ci. On y ressent pourtant l'absence d'un métier de base très solide; la formation d'autodidacte de Jean DuBois confère à certaines de ses œuvres une naïveté, une maladresse, dans les

architectures en particulier, qui ne sont pourtant pas sans charme et qui marquent d'un sceau personnel la plupart de ses gouaches.

Le catalogue de l'œuvre gravé de Jean DuBois, aquatintes et lithographies, révèle une production considérable dès son association avec Briquet, c'est-à-dire de 1827 à 1849, puisqu'on y dénombre plus de 550 titres. Ses seuls descendants directs actuels, les Chaix, de Genève, possèdent une grande partie de son œuvre, mais ils conservent également de précieux carnets de croquis qui nous révèlent sa manière de travailler sur place, au crayon, en traits rapides auxquels il ajoute quelques annotations de couleurs. De retour à Genève, il trie ses dessins, indique les valeurs au lavis puis, pour répondre au goût du jour, il ajoute les détails des premiers plans et surtout les petits personnages qui les animent. Le document est enfin prêt pour passer à l'atelier que Jean DuBois dirige chez Briquet. Nous constatons que pour répondre aux exigences de la lithographie, Jean DuBois a simplifié le style de ses gouaches et supprimé de nombreux détails, dans les fonds surtout qu'il traite dorénavant en larges surfaces, un peu floues et imprécises dans leurs contours.

A l'atelier, dans les premiers temps de l'édition, notre artiste transpose lui-même ses dessins au lavis sur la pierre; très rapidement, cependant, il doit confier ce travail délicat à ses collaborateurs, travail pour lequel, il faut bien le dire, plusieurs d'entre eux n'ont pas son adresse ni son talent. Cela est encore plus sensible lorsque Jean

DuBois doit s'absenter de Genève pendant plusieurs semaines pour réunir de nouveaux documents de base et confier tout le travail technique à des lithographes, dont certains d'ailleurs ont signé les gravures vendues au public. L'opposition est alors plus grande encore entre les gouaches du début de sa carrière et les lithographies exécutées par d'autres, amolies et grises. Les nécessités de la large diffusion ont certes nui à l'art de Jean DuBois sans lui enlever, heureusement, un cachet personnel qui continue à faire sa réputation. Ce qui lui porte le plus grand préjudice, en réalité plus à notre époque qu'à la sienne, ce sont les imitations et les contrefaçons souvent signées par leurs auteurs qui indiquent leur modèle mais dont la qualité est nettement inférieure aux lithographies et aux aquatintes de première main, comme on peut le constater en particulier dans le présent album.

En feuilletant les images de cet album, de ville en bourg, de col en glacier, de lac en cascade, on découvre quelques planches plus réussies, mieux senties que d'autres qu'il est juste de porter à l'actif de Jean DuBois; dans le *Glacier des Bossons*, par exemple, il a été séduit par l'aspect redoutable des séracs qui, bien sûr, frappaient les voyageurs venant de la plaine; il a rendu cette langue de glacier avec une certaine grandeur et une pointe de romantisme, colorée d'exagération, alors que ses copistes ou ses propres graveurs, Frey, Cuvillier, Engelmann et bien d'autres amollissent les montagnes et leurs sommets, échappant ainsi

aux difficultés de la construction architecturée des cimes rocheuses ou enneigées.

Comparons aussi *Ouchi et Lausanne*, une lithographie de Lemerrier gravée par Frey, avec *Neuchâtel*, une vue signée de DuBois seul.

Dans la première, les choses sont en place, certes, mais avec une maladresse sans charme et des proportions gênantes, tandis que dans la seconde nous retrouvons presque la fraîcheur des gouaches, l'atmosphère vaporeuse du bord du lac, l'éclat du soleil sur un quartier et la transparence des lointains. Les villes pourtant ne séduisent pas beaucoup Jean DuBois qui préfère nettement à l'organisation géométrique de leurs vues les apparitions grandioses des cimes altièes parmi lesquelles il faut encore citer *La Jungfrau vue de la Wengernalp* qu'il a traitée avec une maîtrise rarement atteinte dans ses paysages de plaine.

L'album de Jean DuBois, comme toute son œuvre, reste pour nous le témoignage émouvant et charmant d'une époque baignée de romantisme et de calme où l'homme savait encore s'arrêter pour voir, pour respirer, pour penser. Les maladresses de certaines gravures disparaissent derrière ce qu'elles ont de touchant et de ce qu'elles témoignent de cette grande époque des voyageurs friands de nature et de l'exaltation qu'elle leur procure.



J. DuBois.

Le Lac de Soux et la dent de Vaulion.

Cette vue, selon nous, est prise depuis la Golisse. Le voisinage de gauche serait celui dit de Vers le Lac. Notre hypothèse découle du cadastre de 1814, commune du Chenit, dont on retrouvera les plans de la zone en question ci-dessous. On voit tout au loin l'une des rares maisons du Rocheray.





